

INTERVIEW DE JEAN PIERRE SERGENT SUR RADIO CAMPUS BESANÇON PAR AURÉLIEN BERTINI | MUSÉE DES BEAUX-ARTS ET D'ARCHÉOLOGIE DE BESANÇON | 10 SEPTEMBRE 2020 à 19h | 3 PARTIES | Télécharger le PDF

Radio campus Besançon pose ses studios dans la salle de conférence du MBAA pour cette émission spéciale en partenariat avec le centre d'art mobile concernant l'exposition consacrée à Jean-Pierre Sergent "les 4 piliers du ciel". Autour de la table : J-P Sergent, artiste-peintre, Nicolas Bousquet, responsable du développement culturel du musée et Louis Ucciani, Directeur du Centre d'Art Mobile et Maître de conférences à l'Université de Franche-Comté avec Chloé Truchon, Alexie le Coroller et Amélie Pérardot. Filmé par l'artiste le 10 septembre 2020. Transcription par les étudiantes de la LP METI.

PARTIE 1 | [Voir la vidéo](#)

Aurélien Bertini de Radio Campus : Alors direction l'Amérique du Nord pour débiter cette émission, avec une musique des indiens Navajos dont les membres sont répartis sur les territoires de l'Arizona, du Nouveau Mexique et de l'Utah aux États-Unis. Un chant de cette tribu amérindienne, dont vous, Jean-Pierre Sergent, artiste peintre avez fait l'acquisition au National Muséum of the American Indians de New York. Alors bonjour tout d'abord.

- Jean-Pierre Sergent : Oui, bonjour cher Aurélien, bonjour à tous !

- AB : Alors, expliquez-nous justement finalement ce que vous ressentez ; tiens finalement, on va aller sur du ressenti, quand vous écoutez ce genre de musique ?

- JPS : Oui, écoute, ça me plonge vraiment dans une joie et une espèce de connexion cosmique indicible, c'est-à-dire que l'on sent qu'ils appartiennent au monde, à la nature et qu'ils sont remplis d'énergie. C'est cette énergie qui m'intéresse vraiment oui ! Et c'est aussi très apaisant également. C'est une communauté qui chante, ils chantent tous ensemble, ils appartiennent à la même "tribu".

- AB : Alors, vous êtes donc artiste peintre franco-américain né à Morteau. Vous avez étudié l'architecture à Strasbourg, la peinture à l'école des Beaux-Arts de Besançon. En 1991 vous traversez l'Atlantique direction Montréal tout d'abord, puis New York deux ans plus tard, ville dans laquelle vous êtes resté dix années je crois, vous m'avez dit ça tout à l'heure, et dans laquelle, d'ailleurs, votre travail a commencé sur les objets trouvés, les peintures-sculptures et les sérigraphies sur Plexiglas. Vous habitez aujourd'hui à Besançon et une exposition temporaire vous est consacrée : "Les 4 piliers du ciel", au Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie où nous sommes en direct, nous Radio Campus Besançon. Donc, c'est une grande installation murale de 80 mètres carrés, comprenant 72 peintures sur plexiglass de format unitaire carré, on en reparlera, ça a son importance, qui est donc installée dans les grands escaliers du musée. Il est impossible finalement de passer à côté à

lorsqu'on est un visiteur. Pour en revenir un peu au chant que l'on écoute actuellement derrière cette entrée, vous m'avez soumis plusieurs titres, plusieurs musiques, j'ai choisi celle-là parce que, finalement, c'est une indication aussi sonore de vos influences, de votre processus créatif, des chants qui aident aux visions et aux songes, des chants chamaniques de transe, d'incantation et ses vibrations ; justement, elles respirent dans vos œuvres, dans votre travail qui met en jeu le corps, la spiritualité et la jouissance d'être en vie. Donc, je l'ai dit on est venu ici à l'invitation du Centre d'Art Mobile et du Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie, pour cette émission spéciale, qui s'inscrit dans le cadre des nocturnes proposée par le musée. Donc, autour du plateau évidemment, Jean-Pierre sergent, on vous a entendu. Nicolas Bousquet est à nos côtés, responsable du développement culturel des musées du centre, bonjour.

- Nicolas Bousquet : Bonsoir Aurélien.

- AB : Bonsoir. D'ailleurs, on pourrait dire. Également bonsoir à Louis Ucciani, Directeur du Centre d'Art Mobile et Maître de Conférences à l'Université de Franche-Comté, bonsoir.

- Louis Ucciani : Bonsoir.

- AB : Vous allez bien tout le monde ? Prêts pour cette nouvelle nocturne ? Le plateau sera complété plus tard par Alexis le Corollaire et Amélie Pérardeau, nos 2 journalistes qui viendront chacune poser leur regard sur votre travail à leur façon, avec des surprise... Des étudiantes également de la licence pro METI, métiers de l'exposition et technologies de l'information, viendront aussi nous parler de leur travail et puis de cette dimension de l'installation et de l'accrochage. Voilà ce qu'on a écouté pour cette première intro et je voulais aussi qu'on écoute également une interprétation de Bach par Glenn Gould, pour parler aussi de cette fameuse énergie vitale que l'on peut chercher lorsque l'on crée. Jean-Pierre Sergent est-ce que vous écoutez justement cette musique quand vous êtes dans votre atelier ?

- JPS : Alors non, pas quand je travaille parce que je suis trop concentré vraiment, je ne peux pas faire deux choses à la fois, mais je connais Glenn Gould depuis des années et quand on parle d'énergie, pour moi, je sens que l'Europe a perdu son énergie mais Bach il a l'énergie, l'énergie du cœur, l'énergie de la joie et c'est vraiment quelque chose qui me remplit et qui me donne envie de vivre, il n'y a pas d'autre mot. Et dans cet extrait, on l'entend qui cherche les notes et on entend des fois des mouettes qui passent, il crie où il jouit quelque part. Car c'est vraiment une jouissance d'être créateur, vraiment. Et c'est ce que je ressens également quand je travaille.

- AB : Alors ça se passe comment justement ce processus créatif chez vous ?

- JPS : Eh bien, je cherche et je trouve des images. Quand j'étais à New York avant qu'il n'y ait les ordinateurs, je prenais des photos dans les musées, sauf que maintenant, avec l'internet, on peut accéder à une grande banque de données. Donc sur Twitter, des fois, je trouve des images par exemple, ça peut être d'Égypte ou d'autres cultures et donc dès qu'une image me parle, je la garde en stock au fur et à mesure des années... Par exemple, je travaille maintenant, avec des images que j'ai faites il y a 10 ans déjà et puis il se

trouve que à ce moment-là donné T, j'ai envie d'utiliser cette image. Je les travaille avec Illustrator ou Photoshop sur mon ordinateur.

- AB : Alors, pour en revenir ici, à ce que l'on peut voir, comment avez-vous abordé justement cette installation ? Je crois que c'est l'une des plus grandes que vous ayez jamais réalisée ?

- JPS : Oui tout à fait, c'est grâce à M. Nicolas Surlapierre qui est le Conservateur de ce musée et avec lequel on devait travailler déjà depuis plusieurs années et qui m'a dit : « tiens ça serait bien que tes œuvres viennent décorer, entre guillemets, ou habiller les couloirs du musée. » et ça a été un peu reporté parce qu'il n'y avait pas de budget, mais on l'a fait l'an dernier, justement à cette date-là, il y a un an exactement et je dois remercier tous les techniciens qui ont travaillé plus d'un mois sur ce projet parce que c'est compliqué à monter. Mais bon j'ai choisi les images en fonction de cette idée d'élévation, puisque dans chaque tribu, il y a un lieu qui s'appelle l'axis mundi où les gens peuvent parler aux esprits. Donc bien humblement, j'espère parler aux esprits... mais bon est-ce qu'ils existent encore, ça c'est une autre question.

- AB : Au vu de la résonance du lieu, là ça s'y prête en tout cas, on est vraiment dans quelque chose d'acoustiquement très intéressant. Alors, au premier regard, oui c'est coloré, il y a des motifs ethniques, ça s'inspire des divinités, peut-être que Nicolas Bousquet et Louis Ucciani peuvent aussi compléter la suite quand finalement, au-delà de ce premier regard, qu'est-ce qu'il nous apparaît ?

- NB : Alors pour dire un mot de cette présentation de l'œuvre de Jean-Pierre Sergent, elle s'inscrit dans une politique des musées qui donne à voir et à redécouvrir leurs collections au travers du travail de différents artistes contemporains et évidemment, les œuvres de Jean-Pierre résonnent particulièrement dans nos murs par rapport à différents aspects de nos collections. On a des collections archéologiques qui remontent aux civilisations antiques, nous avons des collections extra-européennes aussi, même si elles ne sont pas exposées en permanence même si on peut en voir quelques-unes, actuellement, dans une exposition autour de Monin. Nous avons des œuvres érotiques, puisque c'est aussi une source d'inspiration forte pour Jean-Pierre et, concrètement, nos espaces ont vocation à accueillir des travaux d'artistes contemporains ; on y reviendra peut-être un petit peu tout à l'heure. Mais cette installation Les 4 piliers du ciel, viennent compléter les éléments décoratifs de l'architecture du musée, qui est un peu austère pour sa partie du 19e siècle, les escaliers qui ont été conçu par un architecte, on va dire d'inspiration néoclassique, qui s'appelle Pierre Marnotte. Cet architecte prévoyait tout un ensemble décoratif dans les parties communes du musée. Avec des éléments évidemment de frises, des colonnes, des peintures murales comme on peut en voir dans de nombreux musées de cette époque-là, comme à Marseille, Amiens ou Nantes; mais à Besançon, finalement, il n'y aura pas eu ce décor peint ou décor rapporté sur le bâtiment, faute de budget à l'époque. Marnotte en avait pris particulièrement ombrage. Et donc, quelque part, on vient réparer une sorte d'injustice faite à ce créateur, à cet architecte, en venant inviter

Jean-Pierre à exposer ses œuvres dans les escaliers et donc, évidemment, la notion d'ascension est forte, elle raisonne par rapport au travail de l'artiste. Par rapport à la symbolique religieuse, mythique, cosmologique qu'on peut y retrouver mais aussi elle vient rapporter une dimension colorée, une énergie comme disait Jean-Pierre juste avant, qui est aussi celle d'un musée qui se transforme, qui a changé son image au moment de sa réhabilitation. On se veut un musée aujourd'hui en lien avec les problématiques de notre temps, des problématiques sociétales et on souhaite, aussi effectivement, capter et transmettre cette énergie à nos visiteurs, pour qu'ils redécouvrent toutes nos collections avec un œil nouveau et peut être plus inventif qu'il pouvait être, précédemment, en faisant la visite du musée.

- AB : Alors, c'est vrai que ça fonctionne bien quand on arrive par le grand escalier on voit déjà le ciel bisontin et on est quand même saisi par la dimension assez importante de cette œuvre-là qui vient tout de suite nous prendre en pleine face, j'ai envie de dire. Alors c'est 72 peintures qui ont été choisies parmi une série (Les suites entropiques), que vous avez réalisée entre 2010 et 2015. Alors, comment on choisit justement ?

- JPS : Entre nous, on a quand même choisi des œuvres assez peu érotiques parce que bon, on ne voulait pas poser trop de problèmes, ni au musée ni à la ville, ça ne sert à rien de provoquer une polémique, mais ça ne me dérange pas, parce que j'ai un stock de peut-être 300 peintures, donc il n'y a pas trop de souci pour les choisir. Je les ai choisies en fonction des directions aussi, nord, sud, est, ouest et je suis vraiment, comme je l'ai dit tout à l'heure, je suis très influencé par l'axis-mundi et les 4 directions parce que c'est là où on se centre nous-même et c'est le lieu de passage donc, ces escaliers sont un lieu de passage quelque part.

- AB : Comment vous faites pour vous centrer, vous ?

- JPS : Eh Bien : "connais-toi toi-même." Déjà je pense qu'il faut déjà se connaître, se débarrasser de beaucoup de choses parce qu'on a plein de poussière dans la tête quelque part... Ce n'est pas sous le tapis, c'est dans la tête ! S'ouvrir des cases et souvent ce n'est même pas des cases qu'il faut ouvrir c'est vraiment essayer de penser autrement. Je pense que nous autres artistes, nous avons, pour quelques-uns... la liberté de créer un peu notre propre voix, bon je suis un peu prétentieux de dire ça mais j'ai l'impression que c'est ce que je cherche quelque part. Je déteste être enchaîné, je déteste les soumissions et j'essaie de trouver au travers d'une structure très carrée, très calée, mes formats sont aussi les mêmes.

- AB : Alors c'est des formats qui ne sont pas anodins ?

- JPS : Oui, on en a parlé l'autre jour. Il se trouve que j'ai travaillé sur ce format là pendant plusieurs années, depuis Montréal et un jour je me suis demandé : mais pourquoi 1.05 mètre ? Et en fait c'est le nombre d'or de mon corps, c'est-à-dire que dans le corps, avec Le Corbusier qui parlait... ou aussi les grecs qui parlaient du nombre d'or, il se trouve que c'est 1,618 et je fais 1,72, il se trouve que mon nombril est exactement à 1,05. Donc mon corps a trouvé ça comme les abeilles ont trouvé l'Hexagone. C'est un acte organique quelque part. J'aime cette idée de travailler avec le corps et que le corps soit le maître de ce

qu'il fait.

- AB : Alors comment vous faites justement, quand on glane des images, on va dire à une période où le numérique ne s'est pas imposé, c'est-à-dire que quelque part le corps est investi, enfin j'ai l'impression voilà vous visitez des lieux, vous prenez une photo, il y a un rapport physique et quand on passe de cet axe de travail là à un axe de travail numérique est-ce que ça change quelque chose pour vous ? Est-ce que vous ne perdez pas une dimension justement corporelle ?

- JPS : Non parce que je la retrouve dans la sérigraphie, parce que la sérigraphie est très corporelle. C'est à dire que physiquement on va au turbin... Le travail sur les écrans, quand je fais des grands formats sur Plexiglas, c'est très très physique. Donc il y a tout cette étape physique. On le voit aussi dans les petits formats car il faut nettoyer les écrans, les exposer, donc mon corps est toujours présent quand je travaille. Ce n'est pas uniquement un travail sur l'ordinateur.

- AB : Alors Jean-Pierre Sergent est un artiste contemporain. Justement qu'est-ce que ça change pour vous, musée qui avez réouvert vos portes en novembre 2018 après 4 années de gestation de ce nouveau projet, ce n'est pas forcément un axe de travail habituel, l'art contemporain pour vous. Alors, comment finalement la présence du travail de Jean-Pierre s'inscrit dans cette nouvelle politique ?

- NB : Disons que les artistes contemporains ont toujours été présents au Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie. On a la chance d'être sur un territoire avec une Ecole des Beaux-Arts et avec de nombreux créateurs, simplement, on a changé un petit peu la manière de concevoir l'inclusion de l'art contemporain dans nos collections. On a repensé complètement les parcours de manière chrono thématique. Avec un parcours qui commence donc au paléolithique pour s'achever avec l'art moderne, et tout au long de ce parcours on a voulu donner des contrepoints, des points de vue décalés. Alors, de différentes manières mais la manière la plus pertinente, ou l'une des plus pertinentes, en tout cas c'était d'inviter des artistes à présenter des œuvres en lien direct avec nos collections. Donc, l'idée était de ne pas forcément avoir une présentation permanente puisque nous partons sur des présentations qui durent plus ou moins une année donc, nous sommes quasiment à la fin de notre 2e année de fonctionnement. Donc il y a une première installation d'œuvre contemporaine qui s'appelait « Et le désert avance » pour l'inauguration et qui s'est achevée avec le premier anniversaire du musée. Nicolas Surlapierre qui est le directeur des musées du centre et qui est aussi un spécialiste d'art contemporain donc, il met en place ces accrochages avec cette temporalité de manière à ne pas laisser le regard de nos visiteurs et toujours aiguïser leur curiosité.

[Donc là, cette première installation, on y reviendra peut-être mais elle faisait la part belle on va dire à de nombreux jeunes créateurs en quelque sorte, c'est aussi la vocation du musée que d'aider les jeunes artistes à se lancer, à exposer mais on a aussi beaucoup de plaisir à accueillir des artistes reconnus nationalement, internationalement comme Jean-Pierre Sergent. Pour le 2e accrochage autour de la notion de « Rien à voir » ou « Comment voir les

choses différemment », évidemment on a choisi d'inviter 6 artistes : 2 hommes, 2 femmes et puis 2 disparus. Alors évidemment ce choix était un petit peu, comment dire, guidé par l'envie de faire dialoguer nos collections avec des artistes de la région donc, nous avons invité Claudie Floutier, Barbara Dasnoy, mais aussi nous avons invité Didier Marcel et Jean-Pierre Sergent pour les vivants, mais aussi 2 artistes de la région incontournables et pas forcément suffisamment remis à l'honneur dans le musée le plus important de la région à savoir Jean Messagier dont hélas nous ne possédons pas d'œuvres dans nos collections mais qui méritait quand même d'être exposé à un moment donné dans le musée, et puis Jean Ricardon qui était aussi un artiste très important.]

Donc, nous avons fait cette installation qui va s'achever d'ici quelques semaines pour le 2e anniversaire du musée où là nous aurons un nouvel accrochage qui va changer ; par contre l'œuvre de Jean-Pierre Sergent, "Les 4 piliers du ciel", va rester un petit peu plus longtemps dans le musée. Jean-Pierre nous fait le plaisir et l'honneur de nous en faire profiter encore un peu plus longuement ; c'est vrai que c'est une pièce qui a trouvé sa place dans nos escaliers mais évidemment, comme nous n'avons pas forcément des moyens d'acquisition suffisamment importants pour en faire l'acquisition de manière définitive et bien, nous l'exposons autant que nous pouvons. Mais en tout cas, c'est vraiment une autre manière d'exposer l'art contemporain que d'avoir ces rotations annuelles, de manière à pouvoir toujours renouveler le regard porté par les artistes sur nos collections et aussi d'échanger avec nos visiteurs, la manière de concevoir ce qui est au musée, c'est-à-dire, ce n'est pas un lieu avec une exposition, comme le disait le visiteur que vous avez interviewé, qui est « figé », mais les expositions changent, les expos permanentes comme les expositions temporaires, on y reviendra peut-être tout à l'heure sur notre prochaine exposition temporaire, mais en tout cas, le travail de Jean-Pierre à trouver sa place, pour un temps, au musée et nous en sommes très heureux.

- AB : Jean-Pierre Sergent c'est important pour vous, et qu'est-ce que ça change finalement que d'être exposé ici au Musée des Beaux-arts ?

- JPS : Et bien, j'en suis bien sûr, très heureux et très honoré parce que ça fait quand même 15 ans que je suis rentré de New York et j'ai trouvé que c'était un peu difficile, justement, de montrer son travail, parce qu'il y a très peu de lieux consacrés à l'art contemporain en Franche-Comté, ou ces lieux sont assez fermés pour des raisons X, Y ou Z, et c'est grâce à cette rencontre avec le directeur Nicolas Surlapierre, qui a bien marché et il a un peu flashé sur mon travail et pour moi, c'est vraiment une chance extraordinaire, oui !

- AB : Alors on a parlé vibration, énergie déjà, et il y avait une question forcément qui arrive et puis ça me faisait penser peut-être aussi, à un des partenaires du Musée des Beaux-Arts qui est l'Institut Supérieur des Beaux-Arts et qui a, il y a quelques années, proposé une exposition à Narbonne, à L'Aspirateur à laquelle vous avez participé je crois bien ? J'espère, non peut-être pas ?

- JPS : À L'Aspirateur ? Oui tout à fait oui.

- AB : Donc c'était un triptyque et il y avait une des questions qui étaient

posées : l'artiste est-il un chaman ? Voilà donc finalement on voit qu'il y a quelque chose autour de ce duo (artiste-chamane) j'ai envie de dire, on ne sait pas lequel nourri l'autre ? Mais vous, justement, à cette occasion là, qu'avez-vous voulu montrer ?

- JPS : De l'exposition à Narbonne ? En fait c'était avec Laurent Devèze, qui est un ami et Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts et tous les artistes présents montraient plus ou moins des travaux chamaniques, de transe... Et bon forcément, c'est ce qui me passionne, on en a déjà parlé, la transe me passionne, parce que c'est accéder à autre chose, c'est oublier un peu le corps et retrouver sa plénitude et sa spiritualité quelque part. Le chamanisme, c'est ce qui permet de retrouver sa spiritualité au sens premier du terme. Un peu comme quand on naît, on a cette expérience de la vie et quand on meurt, on ne s'en rappelle plus, mais bon, peu importe, c'est pas très grave, ce sont des expériences vitales... L'Art c'est une expérience de vie, bien sûr.

- AB : Alors Louis Ucciani on a l'habitude de travailler ensemble, notamment autour de Fourier et ce que j'apprécie chez vous, c'est que finalement, il y a toujours une dimension Fourier quelque part, est-ce que par exemple il y aurait un lien à trouver entre le travail de Jean-Pierre Sergent et la philosophie de Fourier ?

- LU : Oui, mais sur ce qui n'est pas forcément présent et visible dans cette exposition là. Alors, je vais revenir sur une chose, il se trouve qu'il y a 15/20 ans qu'on se rencontre à Besançon dans les lieux d'Art et j'étais content d'avoir monté une exposition sur les liens présents entre la Franche-Comté et New York. On avait travaillé à ce moment là ensemble et ce lien Franche-Comté / New York, il faut savoir qu'il est éminemment porté par Charles Fourier. Et que Fourier est parti d'ici, enfin lui est resté en France mais ses disciples sont partis au EU, de nombreuses communautés sont nées aux Etats Unis grâce à Fourier et, notamment, cela va être un travail qu'on va faire cette année, notamment le Chelsea Hôtel, qui est le lieu des artistes, qui a été créé par un disciple de Fourier. Dans l'esprit fouriériste. Donc voilà, le lien est là et l'autre lien effectivement c'est l'érotique dont on parlera peut-être tout à l'heure ? Mais moi je vois une chose, je voudrais rebondir sur ce qui a été dit tout à l'heure, dès les Navajos et Glenn Gould, finalement, on se rendait compte qu'ils font le même métier, quoi ! Ils sont au même endroit de la création à la recherche, dit JP Sergent d'un esprit qui ne serait peut-être plus là ; en tout cas d'après lui, qui a complètement déserté le monde où nous sommes nous. Ce qui fait que c'est en tant que philosophe que j'aborde son travail parce que je ne sais pas comment l'aborder. On en a parlé quelques fois mais c'est un travail qui est dur à qualifier. Ce n'est pas de la peinture, pas de l'installation à proprement parlé, c'est un mode de représentation d'un monde qui n'est peut-être pas là, qui n'est peut-être plus là et qui est en train de se constituer. Et de voir ces choses se plaquer sur le Plexiglas, qu'est-ce qu'on voit se plaquer ?

On voit se plaquer la confrontation... je vais dire cela plutôt sur une autre forme : cet art est pour moi un art anthropologique et non pas ethnographique. Il utilise des éléments ethnographiques avec des images qu'il trouve un peu partout dans notre société à nous et dans les sociétés passées et il les

compresse. Enfin, on a l'impression que l'ethnographie, c'est-à-dire le vécu, c'est-à-dire cet esprit des sorciers qui a peut-être disparu est figé dans l'anthropologie, qui est la science d'aujourd'hui ; les discours qu'on tient tous sur le passé et que l'esprit n'y passe plus. Et le travail que semble faire JP Sergent c'est de créer la trame qui pourrait faire passer quelque chose à travers. Ce quelque chose, il en parlera peut-être tout à l'heure sur qu'est ce que c'est que cet esprit ?

- JPS : Merci.

- AB : Alors il est 19:25 sur Radio Campus Besançon et on va faire une petite pause musicale, je rappelle que vous pouvez nous écouter sur la fréquence 102.4.

Pause musicale : Circle Dance Songs, Navajo Songs 1933 & 1940, Partita n2, J. S. Bach, Glenn Gould & Segera Madu, Gamelan Angklung, Musique de Bali

PARTIE 2 | [Voir la vidéo](#)

- JPS : Oui alors ici, on entend des gamelans d'Indonésie. Antonin Artaud était fou de cette musique parce que c'est vraiment une musique qui déménage, qui balaye tous les tons harmonieux. Cela ramène aussi à cette dimension cosmique, on peut ressentir cela, cette énergie absolument incroyable et cette joie d'être en vie quelque part et de communiquer. J'adore vraiment cela. C'est aussi le chaos quelque part, c'est un peu un chaos organisé, par et avec la musique.

- AB : Voilà et on le redit, tout ce qu'on entendra dans cette émission finalement, ce sont des musiques issues de votre bibliothèque, savamment choisi pour ce jour. Louis Ucciani, vous avez peut-être aussi envie de réagir à ce que vient de dire JPS ?

- LU : Oui, il y a des choses sur lesquelles je pourrais éventuellement réagir. Les musiques apportées, cela peut amener plutôt une question. Est-ce que l'Art a besoin de la musique ? C'est-à-dire, est-ce que le travail que l'on fait quand on recollecte, comme vous le faîte-là, les images de différentes époques, de différents lieux, de différentes obédiences et que vous les compacter sur la toile qui, ici, est le Plexiglas. Quand on fait ce travail, on est dans la négation du temps. On est dans quelque chose qui fait que l'on efface toute la temporalité, toutes les strates, que l'on a vu tout à l'heure en visitant le musée. Où on recompose les fameuses strates archéologiques... Ici, on compacte tout. Et donc, quand on compacte, on enlève la temporalité, on enlève le son et on enlève la musique. C'est un peu ce paradoxe que j'aimerais interroger, c'est-à-dire comment cela se fait que l'on accompagne la peinture, (alors on est à la radio effectivement et on est dans le lieu du son). Alors, il a été dit tout à l'heure, comment il est difficile, quand on fait ce travail de peindre, d'écouter de la musique en même temps, c'est impossible. Là, je repose un peu la question sous un autre angle. Est-ce que l'Art s'accommode de la musique ou est ce qu'il n'en n'est pas la négation ? Ce qui ne veut pas dire d'ailleurs, on peut dire qu'il y a un lieu pour la musique et un lieu pour la

peinture.

- AB : Ou un lieu pour les deux comme la radio ? Jean-Pierre Sergent ?

- JPS : Non, je ne gérerais pas les choses comme cela, je ne penserais pas comme cela. Je crois qu'une énergie, c'est une énergie. Qu'elle passe par la musique ou par la peinture. L'important c'est qu'on la reçoive, je crois que c'est une notion de plaisir. Et tu as totalement raison dans ce que tu dis par rapport à la compression du temps ; il y a une très belle phrase des Upanishads, qui est un livre de sage hindou qui dit : "Il n'y a aucune joie dans le fini, c'est l'infini qu'il faut chercher, ô vénérable je me mets en quête de l'infini." C'est exactement cela dans l'Art ! On essaye de se mettre en quête de l'infini et l'infini n'a pas de temps, comme tu viens justement de le dire. C'est un peu prétentieux, mais c'est vrai, ce qu'on cherche c'est de sortir d'une époque donnée. Parce qu'une époque est forcément restrictive au point de vue de la morale, de la philosophie, de la religion, bien évidemment. C'est ce que moi je cherche, de sortir d'une époque, en mélangeant plusieurs époques successives, je peux trouver quelque chose qui m'agrandit. C'est comme quand j'étais à New York, j'étais plus grand que quand je suis en France. C'est une sensation corporelle.

- AB : Nicolas Bousquet ?

- NB : Oui ce lien avec le temps long, avec la compression des styles, des formes, mêmes des formes de spiritualité. Finalement, c'est toute la démarche des musées, de concentrer des objets qui ont perdu leurs fonctions initiales, qui peut-être une fonction chamanique pour certains objets par exemple, les galets peints de l'Azilien, que l'on présente dans nos vitrines. Des objets qui ont été désacralisés et qui proviennent de différentes églises de Besançon ou d'ailleurs, de la cathédrale, par exemple les statues du Jubé. Nous avons aussi des œuvres liées avec les cultes gallo-romains, avec des représentations de Zeus, Mithra et quelques autres... Mais ce qui est intéressant de voir, c'est qu'une fois que ces objets rentrent dans le musée, ils perdent leurs fonctions religieuses mais ils gardent leurs fonctions spirituelles. On se retrouve avec une compression, comme cela, des formes de sensibilité humaine qui continuent à parler aux visiteurs d'aujourd'hui au travers des siècles et des sensibilités actuelles. Et le travail de Jean-Pierre fait tout à fait écho à cette fonction du musée, de conserver, au-delà de la fonction initiale, au contraire de faire ressortir cette notion de sacré, au travers d'une compression, d'une réappropriation. Dans nos collections nous avons plusieurs polyptyques, des œuvres composées comme cela de volets, par exemple le très beau Retable de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs de Bernard Van Orley qui est composé aussi, en plus de la représentation de la Pietà, de deux volets avec des prophètes de l'Ancien Testament, qui avait évoqué les douleurs à venir de la Vierge. Le retable était fermé en dehors des présentations religieuses, des offices et donc, on ne pouvait pas voir ce qui avait à l'intérieur ; il était ouvert par la suite et on découvrait, comme une révélation, ce qu'il contenait. Le travail de JPS c'est un petit peu cela aussi ; il y a un côté de recherche du sens, de la compréhension, du dialogue entre les différentes strates qui le composent et ce rapport au sacré nous parle et parle à nos visiteurs et finalement fait écho à

ce que l'on peut rencontrer au hasard, lors de ces visites dans le musée.

- LU : Si je peux me permettre, sur l'histoire de l'infini et du fini, je vais corriger l'Upanishad et oser le contredire et l'interpréter et dire un petit peu l'inverse. D'accord, je cherche dans la toile, dans l'objet d'art, à atteindre l'infini, donc à dépasser sa finitude mais je crée une finitude parfaite qui contient l'infini. C'est-à-dire, il ne faut pas que je me disperse pour chercher l'infini, il est dans la parcelle parfaite qui est du fini.

- JPS : Oui, bien sûr, mais bon c'est une phrase comme ça, parce que l'Art est quand même une recherche, les artistes sont en recherche quelque part.

- LU : Et c'est là que moi, après, je me posais la question des musées et de leur fonctionnement. Il se trouve que je m'occupe de la licence METI, qui prépare aux métiers de l'exposition. Et on se pose évidemment régulièrement la question de qu'est ce qu'une exposition ? Et c'est vrai que là, "Les quatre piliers du ciel" qui sont précisément dans ce qui a été présenté tout à l'heure, dans cet escalier qui monte vers le ciel ou qui descend. Voilà la marche du temps peut-être ? Cela devient intéressant, parce qu'elle est composée de finitudes accumulées. C'est un petit peu ce rapport que je voudrais interroger et qui répondrait à la question sur Fourier. Tout le problème de Fourier c'est comment l'individu peut se fondre dans la collectivité et se réaliser dans le collectif et là, comment un tableau se réalise dans un ensemble de tableaux. C'est un peu la question et l'exposition, dans cette cage d'escalier prend effectivement un sens différent que si elle était dans une salle du musée.

- AB : Dans un musée, il y a des œuvres mais il y a aussi du public, fort heureusement. Hier, Amélie, tu étais ici, avec ton micro en attendant justement un autre type de glanage, recueillir des paroles des visiteurs et tu nous as proposé une sélection de quelques témoignages.

- Amélie Radio campus : Eh oui, donc comme tu l'as dit, j'ai baladé mon micro dans ce MBAA à la recherche de témoignages sur le travail de JPS. À savoir que pour accéder à ses créations, il faut passer par un parcours fléché, crise sanitaire oblige. Ces œuvres sont accrochées au-dessus des deux escaliers principaux.

- Témoignage 1 : J'aime bien, c'est à la fois reposant et abstrait. On peut arriver à voir des motifs et à percevoir des choses petit à petit.

- Témoignage 2 : Cela ressemble à de la transe.

- Témoignage 3 : Il y a, à la fois du sens et pas de sens. Après, c'est de l'art contemporain, je ne suis pas experte dans ce domaine. C'est ce côté un peu tout décousu... mais, quand on regarde d'un peu de plus près, on voit qu'il y a quand même toute une recherche et un sens.

- Témoignage 4 : Le damier me gêne un peu. Mais chaque petit carré en lui-même est une œuvre d'art bien précise que j'aime beaucoup avec les couleurs. Mais l'assemblage me gêne un peu. C'est un seul artiste qui a fait cela ? Donc, il a sûrement aimé faire des parties de son Art bien dispersées, pour ne pas rassembler le tout comme on a l'habitude de faire.

- AB : JPS, c'est exact ?

- JPS : Oui, tout ce public a raison. Sauf que c'est l'artiste qui a raison, au final, parce que c'est nous qui faisons le travail quelque part. Et bien sûr, on

appréhende une œuvre d'art avec sa culture, ses expériences corporelles aussi, surtout dans mon travail, c'est très important. Parfois je fais des expositions où je montre des travaux érotiques et il y a souvent des femmes qui viennent me voir pour me dire que mon travail les dérange. Approcher une œuvre d'art cela à avoir avec la façon dont on a été aimé, chouchouté ou pas, ou battu. Et donc, on appréhende cela avec son corps et forcément, j'espère que mon travail parle au corps premièrement et après à l'esprit, si tant est que l'on puisse encore accéder à cette partie là de notre humanité.

- AB : On parlera de cette dimension érotique bien sûr dans quelques instants.

- LU : Je voulais reprendre une chose sur ce qu'avait dit cette dame, on va y revenir. Mais tout à l'heure, tu avais défini le fait que tu voulais vivre sans entraves et bien évidemment, pas enchaîné. Et c'est vrai qu'on voyait apparaître souvent, et je pense que la dame pouvait réagir à cela, à ses femmes que l'on voit, enchaînées et entravées, dans ton œuvre en général ?

- JPS : Peut-être, oui, peut-être ?

- LU : Je ne sais pas, c'est une question que l'on peut poser ?

- NB : Simplement pour réagir par rapport à ces réactions de nos visiteurs, cela me fait vraiment plaisir parce que cela va dans le sens de la démarche du musée, à savoir être un musée généreux, accueillant et qui essaye de proposer à ses visiteurs des expériences, alors les expériences ne sont pas toutes agréables. Mais on voit que là, ces visiteurs ont été surpris et visiblement, pour la plupart intéressés. Tous n'ont pas forcément compris le travail de JPS, mais nous avons quand même des supports de médiations qui peuvent leur permettre d'aller plus loin s'ils le souhaitent. En tout cas, c'était une expérience et visiblement, elle a marqué leur visite donc pour nous c'est à moitié gagné.

- Amélie Radio campus : Pour les auditeurs qui nous écoutent et qui n'ont pas encore vu ces œuvres, elles sont disposées tels des immenses puzzles et s'intègrent directement dans le bâtiment.

- Témoignage d'une femme suisse : Ces œuvres s'adaptent parfaitement bien dans l'espace. J'aime beaucoup comment cela s'accorde avec le sol. J'apprécie aussi qu'il y ait de l'art contemporain, après tout ce que j'ai vu d'ancien, c'est bien aussi, mais le moderne nous rappelle notre époque.

- Témoignage 5 : C'est difficile à dire comme ça, je dirais peut-être différentes formes de spiritualités, des étoiles, un côté oriental. Tout cela évidemment avec un aspect moderne. Aussi donc, parmi ces visiteurs, il y avait également des franc-comtois et même des hollandais. Elie est de passage à Besançon et a décidé de venir au musée ; elle s'est arrêtée devant "Les quatre piliers du ciel" intriguée :

- Témoignage d'Elie : C'est très coloré et représentant différentes régions du monde, car on peut y voir des lotus, des carrés, des papillons, différentes images d'animaux. Je pense que cela ressemble aussi à des tissus indonésiens ikat. C'est en sorte une manière de réunifier le monde.

Pour Elie donc, elle nous explique que c'est très coloré, qu'il y a beaucoup de régions du monde qui sont représentées ici, donc, on peut y voir des lotus, des papillons, différentes représentations d'animaux. Et aussi des tissus, en tout cas, c'est ce qu'elle dit, que ça ressemble aussi à des tissus indonésiens et en

tout cas, elle aime cette façon dont on rassemble le monde.

- AB : Voilà, donc c'est aussi une dimension que l'on n'a peut-être pas assez abordée, même si on l'a suggérée mais évidemment, c'est un glanage qui concerne le monde entier.

- JPS : Tout à fait, je suis New Yorkais, j'ai appris à appréhender différents aspects des cultures là-bas, ma vie a été remplie comme cela. Je ne veux pas raconter ma vie, mais j'ai vécu avec des amies de différents horizons, mon amie était d'Amérique Latine ; j'ai eu des amies africaines, japonaises, chinoises. C'est la diversité de la vie à New York, c'est cela qui est intéressant.

Pause musicale : Gamelan Angklung, Musique de Bali, Eminem, Steve Berman, The Marshall Mathers

PARTIE 3 | [Voir la vidéo](#)

- AB : "Cet album est moins que rien, je ne peux pas vendre ce putain de disque, Tower Records m'a dit d'aller me faire foutre. Tower Records m'a dit de me mettre ce disque dans le cul ! Tu sais ce que ça fait de se faire foutre un disque dans le cul ? Je vais perdre mon putain de boulot à cause de ça. Tu sais pourquoi le disque de Dre a eu tant de succès ? Il frappe sur des TV à grand écran, des émotions des années 40 et des salopes blondes aux gros seins. Je ne peux vendre cette merde. Soit tu changes le disque, soit il ne sort pas." Alors ça c'est un choix également de votre part Jean-Pierre Sergent ; c'est pour nous l'occasion de parler de cette dimension qu'on a évoqué tout à l'heure, la dimension sexuelle et érotique de votre travail qui, finalement, fait partie intégrante de votre travail, là on a peut-être un peu dissocié, mais voilà ça fait partie intégrante de votre travail. Alors justement vous avez envie de diffuser ce titre là pourquoi finalement ?

- JPS : Parce qu'il montre bien que nous sommes entrés dans un monde totalement politiquement correct, c'est-à-dire que comme on l'a dit avec Louis Ucciani, cela fait des années que je suis à Besançon et jamais mon travail n'a pu être présenté dans un Musée donc, c'est vraiment un événement pour moi, parce qu'il y a dans mon travail, tout ce côté sexuel qui dérange éminemment les gens ; ça fait peur et je vends pratiquement rien, parce que les gens ne peuvent pas moralement. J'ai des amis médecins, qui ont l'argent pour m'acheter mais ils me disent : On ne peut pas mettre ça dans une salle à manger. Mais quelque part, je pourrais leur répondre que la place de l'Art ce n'est pas forcément dans votre salle à manger. Et je pense que le monde artistique souffre énormément de ce politiquement correct, parce que si vous regardez le marché de l'Art actuel, 90% de l'art qui se vend, c'est quelque chose qui peut toujours se vendre à Dubaï à Hong Kong à New York ou en Inde et, forcément, il ne faut pas choquer le bourgeois. Ca pose vraiment problème aux vrais artistes, entre guillemets, aux artistes qui font du sens comme on peut dire, oui.

- LU : Oui, mais c'est le paradoxe de la compression, puisque d'un côté, on va la chercher dans l'Art, on va chercher des traditions un peu partout et l'Art se défend enfin, ou la société se défend, en compactant, elle aussi ses

résistances. Ce qu'il fait qu'on a un goût commun dans le monde entier ; alors que ce travail arrive à montrer, c'est pour ça qu'il est fort, il arrive à montrer les traces de mythes qui sont peut-être des mythes anciens. Moi ce qui m'intéresse, c'est comment ça suscite du plaisir esthétique, on va dire et donc de la réflexion philosophique à partir de la logique de la transgression, enfin qui est vieille comme le monde, là aussi, mais pourquoi, ce sont toujours les mêmes thèmes qui sont transgressifs ? C'est-à-dire que, de même que quand on a le fini parfait, on trouve l'infini, on peut dire que quand on trouve le corps parfait, peut-être que l'on trouve aussi une forme d'infini.

- JPS : Oui la transgression nous permet d'accéder justement à l'espace. Oui c'est ça, la transgression est importante pour le changement. Oui, ça se rejoint, tout à fait oui.

- AB : Nicolas Bousquet ?

- NB : Oui, ce qui est intéressant, c'est qu'un visiteur du dix-huitième siècle ou du dix-neuvième siècle qui se retrouverait dans le musée aujourd'hui, serait particulièrement choqué, parce que finalement, sur nos cimaises, nous exposons des œuvres éminemment érotiques qui depuis plusieurs siècles finalement, ont perdu leur côté transgressif ; mais, par exemple, si on voit La nymphe à la source (1537) de Lucas Cranach, c'est un tableau éminemment érotique. D'ailleurs Jean-Pierre s'en est inspiré et elle est présente dans le catalogue que l'on va sortir ensemble. Le fait d'avoir des personnages, des jeunes femmes, voire des jeunes hommes, alanguis sur des tableaux de notre grande salle du 19e siècle que l'on a traversée et qui est juste à 2 pas d'ici ; la salle des Courbet, Courbet lui-même a aussi des compositions éminemment érotiques... Et aujourd'hui, évidemment, elles sont accrochées sur les cimaises du Musée d'Ornans, sur les cimaises du Musée d'Orsay et sur nos cimaises à nous. Donc, finalement cette place de l'érotique et de l'érotisme dans l'Art et qui est un poncif, pourrait-on dire, des musées. Simplement, la transgression évolue, c'est-à-dire que ce qui pouvait choquer à l'époque romaine, n'était plus ce qui pouvait choquer au 19e siècle. Et au vingt-et-unième siècle, aujourd'hui, on arrive encore à choquer nos visiteurs et on espère finalement, que ce que l'on présente ne va pas fausser le regard que l'on veut qu'ils portent sur nos collections mais au contraire, l'enrichit. Et c'est ça qui est important avec le travail de Jean-Pierre, que ce soit sur ses œuvres plutôt à dimension mystiques ou spirituelles ou ses œuvres à dimension érotique, il y a toujours cet aspect à se référer à l'homme, à ses sentiments profonds et à ce qui le relie à la nature. Et cette dimension sexuelle est profondément, finalement naturelle et animal pourrait-on dire et c'est pour ça qu'elle traverse les siècles et traverse les œuvres qui sont exposées dans les musées.

- AB : En tout cas ces œuvres-là sont visibles à la salle de conférence qui n'est pas totalement accessible ou qui est accessible sur réservation je crois.

Certains et certaines y verront peut être un avilissement des femmes, en réduisant la sexualité à un acte sexuel et puis on peut bien sûr y répondre que peut-être la vision de l'Occident et castratrice, en tout cas, qu'il y a peut-être une forme de rejet des corps ? Jean-Pierre Sergent ?

- JPS : Oui tout à fait, les japonais n'ont pas le même rapport que nous à la

sexualité, bien évidemment. On n'en a un peu parlé entre nous l'autre jour. Les japonais, avec les religions shintoïstes animistes, qui sont très ancestrales, pensent que la nature est animée, comme dans toutes les sociétés animistes. C'est qu'il y a des esprits partout ! Et pour définir le lieu et l'espace d'un esprit, ils le lient ; ils font un lien autour d'un arbre et ils définissent cet arbre comme sacré où vit le Kami quelque part (divinité ou esprit shinto vénéré). Donc, l'idée des bondages vient de cette pratique-là, de sacraliser un corps quelque part. Oui, ce n'est pas une humiliation, c'est une sacralisation !

- AB : Au Japon ?

- JPS : Au Japon, oui, mais maintenant les cultures s'interpénètrent, pourquoi pas en France ? Je veux dire : je ne veux pas réduire ma vie parce que ça fait chier quelqu'un à Besançon que je travaille sur le thème du bondage. Je ne pratique pas du tout ça ne m'intéresse pas, je déteste être enchaîné et je déteste enchaîner qui que ce soit... Mais je trouve que ces images montrent l'extase et c'est comme avant, où on avait sainte Thérèse d'Avila qui était en extase. Avant, l'extase était éminemment religieuse, uniquement et ça a débouché bien sûr l'extase sexuelle, dont parle Georges Bataille dans son livre sur l'érotisme. Mais ce qui m'intéresse, c'est de parler d'érotisme, parce que c'est quand même le mouvement de la vie. On perd tellement de choses quand on n'a pas de joie à vivre et pas d'érotisme... c'est terrible !

- AB : On en revient à la jouissance justement...

- LU : Oui, mais je pensais aussi, à côté, pour ceux qui ne voient pas, parce qu'on est à la radio et il y a le problème de l'image ; je pensais que si je devais expliquer cette peinture à des gens qui ne l'ont pas vu, je la ramènerai à Matisse donc il n'y a pas beaucoup de transgression a priori. On est chez Matisse où Warhol évidemment, pour le support et le matériau et il y a des clins d'œil à Keith Haring ? Alors je ne sais pas si je dis ces trois noms si ça te parle ?

- JPS : Oui, je suis un peu moins proche de Keith Haring mais plus de Basquiat, vraiment oui. J'adore l'énergie de Basquiat et Matisse, on en a longuement parlé dans la conférence que l'on a fait l'autre jour avec Nicolas Surlapierre, le Directeur du Musée, on a parlé premièrement des beaux papiers découpés de Matisse, parce que c'est exactement la même technique que la sérigraphie. Tout à fait, je mets des aplats colorés sur mes peintures, c'est exactement ça.

- LU : Oui, donc c'est pour ça que c'est un peu une réponse, ça s'inscrit quand même dans l'Histoire de l'Art, on voit les filiations et c'est vrai que Jean-Pierre Sergent est un des rares artistes à poursuivre cette voie-là.

- NB : Je suis bien d'accord avec toi ; c'est vrai que dans l'idée c'est d'aller à la poursuite de notre présentation, on s'arrête ; sur la salle du pallier Besson avec la donation magnifique de ce critique d'art qui comporte plusieurs Matisse. Et effectivement, notre nature morte de Matisse renvoie parfaitement à cette dimension à la fois, de compression des plans mais aussi une dimension érotique, puisqu'on voit qu'il y a là, à l'intérieur une sculpture d'une femme dénudée et surtout, ce qui est important de savoir, c'est la filiation, quelque part, avec les artistes de la génération de Jean-Pierre. Mais des nouveaux

créateurs aussi, puisque nous continuons à travailler avec l'Ecole des Beaux-Arts, on en a parlé, on avait une exposition prévue de dessins qui n'a pas pu avoir lieu pendant la période de confinement mais en tout cas ce qui est important pour nous, c'est d'enrichir ce regard porté par nos visiteurs, de ne pas se dire que, quand on est dans un musée, on a affaire qu'à des œuvres d'artistes morts ou de civilisations perdues ou éloignées mais au contraire, de voir que cette richesse du motif décoratif, du motif pictural, du motif religieux, finalement, trouve un écho, encore aujourd'hui chez les créateurs. Et je pense que la dimension effectivement érotico-transgressive qu'on peut retrouver dans différentes œuvres du musée, finalement, n'est pas si présente que ça dans les œuvres de Jean-Pierre. C'est-à-dire, qu'effectivement, on peut discuter de certaines pratiques représentées mais en tout cas, la dimension spirituelle semble l'emporter dans ses images. En tout cas, c'est mon sentiment.

- AB : Alors l'heure tourne et je voulais quand même évidemment aborder une autre question. Alors évidemment ce qui est bien c'est lorsqu'on travaille en tant que journaliste sur un artiste comme vous, quand on va sur votre site internet, on a de l'information ! Voilà, on est vraiment très agréablement surpris, puisque il y a, je crois alors on a parlé tout à l'heure, des 72 œuvres... et je me demandais s'il n'y a pas 72 vidéos peut-être, à peu de chose près ?

- JPS : Plus de 300 oui ! C'est vrai, je fais beaucoup d'entretiens vidéos.

- AB : Oui beaucoup d'entretiens vidéos et justement donc j'ai convié ma collègue Alexie à s'interroger évidemment sur le côté communication, sur lequel on reviendra tout à l'heure, on en reparlera et qui est très important pour un artiste.

- Alexie : Alors oui, lorsque l'on recherche le nom Jean-Pierre Sergent sur la partie vidéo de Google, ce sont très exactement 50 600 résultats répertoriés et la première page du moteur de recherche vous est totalement consacrée. Un artiste que l'on ne peut donc pas ignorer. Lorsque l'on approfondit et que l'on se retrouve sur votre site internet, ce sont en effet plus de 72 vidéos que l'on retrouve classées par années et par formats. Du reportage jusqu'au portrait en passant par les retransmissions de conférences, des expositions et j'en passe. J'ai regardé les interviews ou plutôt les entretiens avec et par vos amis, une ancienne professeure, un historien d'art ou encore des philosophes. Souvenez-vous de 1978 à 1981, quand vous étiez à l'Ecole des Beaux-Arts de Besançon, votre professeur de couleur était Claudie Floutier. C'était il y a 40 ans, d'ailleurs depuis, c'est un métier qui a disparu mais votre amitié, elle, est bel et bien restée : " Donc ça, il faut le savoir, il faut savoir que c'est quelque chose qui est pour moi assez merveilleux parce qu'on est resté amis pendant tout ce temps-là, malgré des temps de vide et d'espace-temps différents etc. Mais bon, la distance n'abolie pas la pensée, donc la pensée était là, là et là et elle a été là très vite ! Parce que je t'avais repéré à l'école, parce que tu étais déjà un peu excentrique. Tu n'étais pas obéissant, tu étais attentif, mais tu n'étais pas celui qui avait envie de tout entendre sans réflexion." Alors vous aviez été repéré à l'école par Claudie Floutier et depuis votre réflexion a continué de grandir et cette ressource, vous l'avez communiquée, notamment avec Marie-

Madeleine Varet, philosophe : "Hector Lagos : Nous allons parler d'un solitaire, il est peintre et la déco ici, donc cette table qui est une table de travail avec aussi derrière nous, ce grand mur. Et donc ce peintre, Jean-Pierre Sergent, que vous connaissez très bien ? Marie Madeleine : Que j'aime beaucoup, qui est devenu non seulement un ami que je respecte, mais qui m'a surtout fait entrer dans un univers que je n'avais pas encore approché, à mon âge, c'est inquiétant peut-être ! Mais c'est ainsi, je l'avoue et que cette découverte a modifié beaucoup de choses dans ma vie !"

Cette ressource et cette ouverture, vous la devez peut-être aussi à vos expériences à travers le monde ; voici une explication dans cet extrait avec Jean-Louis Garillon, médecin bioquantitatif : [...] Mais finalement, la vraie question et la vraie réponse, c'est avec Thierry Savatier que vous l'avez eue, il est historien d'art et spécialiste de Courbet : [...] Alors Jean-Pierre Sergent à quand la prochaine vidéo qui raconte un pan de plus de votre vie ?

- JPS : Bientôt, oui, je ne peux pas me passer de ça parce qu'en entendant toutes ses voix d'amis, je me sens vraiment très honoré. C'était un choix très difficile, cette vie d'artiste. Mais je me sens très honoré d'avoir rencontré autant de gens intéressants qui regardent mon travail avec bienveillance et donc, peut-être, que l'on fera une émission à l'atelier ; on va peut-être discuter avec Aurélien, ça serait intéressant de vous montrer l'atelier. Mais vraiment, être artiste, c'est pouvoir partager les choses et j'ai la chance, car j'ai appris ça à New York, parce que quand j'étais là-bas, il n'y avait pas le digital quand j'étais encore à New York et je ne pouvais pas faire des entretiens, mais aujourd'hui, où l'on a les vidéos numériques, je passe énormément de temps ; je viens de passer presque 2 mois à monter l'entretien que l'on a fait avec Nicolas Surlapierre et ce n'est pas un temps qui est perdu. Parce que souvent on parle des artistes mais on ne sait pas ce qu'ils pensaient vraiment, on n'a que leur œuvre pour comprendre. Quelques-uns ont écrit mais pas tellement et, pour moi, c'est un privilège que je puisse, premièrement écrire, deuxièmement filmer des interviews et pouvoir diffuser mon travail, parce que si je ne le diffuse pas, je n'existe pas. Et de même, si je ne vends pas mon travail, il n'existe pas non plus. Donc c'est un peu un respect par rapport à moi et à mon travail, que de le montrer, de le faire exposer, de le faire connaître et de le faire apprécier. Donc, je suis là pour le défendre et je suis le plus grand défenseur de celui-ci. Mais Marie-Madeleine ou Nicolas ou il y a beaucoup d'autres amis qui veulent le défendre aussi, parce qu'il faut dire que pour entrer dans le Marché de l'Art, c'est pratiquement mission impossible aujourd'hui. L'Art ne se vend pas et à moins de 50 000 \$; vous n'avez aucune chance d'entrer dans le marché si vous vendez même à 5 000 €, ça n'a aucun intérêt donc, ça devient très pernicieux, ça devient presque vulgaire, quand on va à la foire de Bâle, on est estomaqué de voir autant de choses médiocres. On ne peut pas trop juger des choses, mais bon, autant d'Art un peu facile à vendre, quoi !

- AB : Cette émission se termine et pour aller plus loin, il y a justement cette vidéo dont vous parliez, Jean-Pierre Sergent à l'instant, avec Nicolas Surlapierre, le Directeur du Musée.

- NB : Oui, tout à fait Nicolas Surlapierre a mené cet entretien, il sera bientôt monté donc, c'est le tout dernier. Pour nous, le rôle des musées c'est aussi ça, défendre le travail des artistes et les faire s'exprimer, leur permettre de présenter leurs œuvres en confrontation avec nos collections. Nous avons en cours de réalisation aussi un catalogue autour du travail de Jean-Pierre : "Les 4 Piliers du Ciel", nous aurons aussi, prochainement, une conférence dans le cadre des Journées du Patrimoine. Nous avons invité Thierry Savatier, que l'on a entendu tout à l'heure, pour venir aussi nous parler d'érotisme dans l'Art, c'est un spécialiste qui a écrit aussi un très bel ouvrage sur L'Origine du Monde de Courbet et ça sera un dialogue très intéressant avec Jean-Pierre. Donc, j'invite, évidemment, tous les auditeurs à venir pour ces Journées du Patrimoine à cette rencontre et puis évidemment, nous essayons de travailler autour de la mise en valeur d'artistes de la région et vous viendrez pour, on l'espère, notre nouvel accrochage d'Art Contemporain au mois de novembre pour le 2e anniversaire de l'ouverture du musée.

- AB : Merci à toutes et à tous d'avoir participé à cette émission : Louis Ucciani, merci Nicolas Bousquet, merci Jean-Pierre Sergent, merci.

- JPS : Merci.

- AB : Je remercie également mes deux collègues donc : Amélie et Alexie d'avoir apporté leur valeur ajoutée à cette émission. À la technique c'était Chloé Truchon, merci à toi Chloé. Je lâche donc l'antenne, maintenant on est en train de quitter le direct ; en tout cas cette émission sera réécoutable, elle sera proposée en replay sur le soundcloud de Radio Campus Besançon. Belle soirée à toutes et à tous.

Pause musicale : Eminem, Steve Berman, The Marshall Mathers & Polyphony de Nouvelle Guinée